

le
chant
noir des
baleines



NICOLAS MICHEL

le
chant
noir des
baleines

talents
hauts

Pour Noé, Leïla et Pablo.

*Où sont vos monuments, vos batailles, vos martyrs?
Où est votre mémoire tribale? Messieurs,
dans ce gris coffre-fort. La mer. La mer
les a enfermés. La mer est l'Histoire.*

*Derek Walcott, *The Sea is History*.*

Illustration de couverture: Julia Wauters
Conception graphique: Marie Rébulard
Mise en page: Marina Smid

© Talents Hauts, 2018
ISBN: 978-2-36266-239-3
ISSN: 2496-4239
Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse
Dépôt légal: août 2018

Pas un rire de mouette. Des débris ordonnés par les vagues sur toute l'étendue de sable, à perte de vue. C'est ce que je préfère. J'ai l'impression que le monde est neuf, j'imagine que je marche sur une autre planète. C'est toujours ainsi après les grandes tempêtes : les animaux se terrent, le vent rentre dans sa coquille, la mer se déguise en miroir. Les galets blancs de la plage dessinent un nouveau paysage, l'odeur des algues est un parfum de sirène, les arbres sont calmes et ébouriffés.

Moi aussi, j'ai la tête en bataille. Comme toujours. Si les gens l'interrogent sur mes yeux bizarres et mes cheveux trop longs, Maman répond que j'ai beaucoup d'imagination. Ah ça, ce n'est pas ce qu'ils attendent comme explication, mais tant pis pour eux, il faut s'en contenter. Dès qu'ils ont le dos tourné, elle me serre contre elle et me

dit mais non, tu n'as pas les yeux bizarres, tu as les yeux de ton père, avec la ligne d'horizon au milieu et des nuages agglutinés sur les côtés.

Au fond, il doit y avoir un truc qui cloche, sinon j'aurais beaucoup plus d'amis. Enfin, j'aurais au moins un ami. Parce que pour être franc, j'ai beau essayer et essayer encore, je n'y arrive pas. Quand je les croise, les autres garçons, ils ne me laissent pas le temps de parler. Ils crient « V'là le souillard ! V'là le boueux ! V'là le souillon ! V'là le vaseux ! V'là le crasseux ! V'là le crotté ! Taïaut ! Jambes au cou ! ». Ça, c'est quand ils sont gentils. Les mots malpropres, je n'ai pas le droit de les utiliser. Parfois, je suis fâché et triste, parce que je me lave presque tous les jours, ou au moins deux fois par semaine, même si je déteste devoir me frotter au gant de crin dans le grand baquet où Maman vient verser des casseroles d'eau chaude. Si je suis crotté quand je les rencontre sur la plage ou dans les dunes, c'est que je reviens de la pêche et, tout le monde le sait, les palourdes ne poussent pas forcément dans le sable fin, elles préfèrent la vase qui pue. Peu importe, de toute manière, je n'ai jamais le temps de leur expliquer, ils m'insultent avant même que j'ouvre la bouche et je me dis qu'il vaut mieux rester seul, surtout les jours où ils décident

de me lancer des pierres ou du crottin de cheval. Pas grave, je cours vite et je connais mieux la côte qu'eux. Et puis ils ont peur dès qu'ils s'éloignent des chemins, ils font toujours les mêmes trajets, ils évitent l'aventure. S'ils étaient mes amis, je leur montrerais peut-être le crâne de la baleine, l'île aux aigrettes ou l'arbre cabane, je pense qu'ils adoreraient, tant pis pour eux.

Je ne suis pas le boueux, je ne suis pas le crasseux, je suis l'enfant des sables, le petit Léon de Saint-Clément-des-Baleines. Maman m'appelle ainsi, et mes amis imaginaires aussi. Cela me va bien mieux, même si j'ai les cheveux trop longs et les yeux bizarres. Non, pas bizarres, les yeux comme Papa, qui reviendra un jour, elle me l'a promis.

Enfin une mouette qui rit et chasse mes pensées noires. Ce matin, quand je me suis réveillé, la tempête s'était tue. Trois jours et trois nuits qu'on n'était pas sortis à cause d'elle, rugissante, frappant les volets de ses rafales furieuses, déversant ses trombes d'eau sur le toit, soufflant son froid de janvier sous les portes malgré les vieilles couvertures de laine que Maman avait roulées à même le sol. Trois jours sans voir la différence entre le matin et la nuit. Trois jours entre le gris sombre et le noir zébré

d'éclairs. Trois jours sans sortir, j'allais étouffer. Il me faut toujours courir, relever mes lignes, vérifier mes pièges, sentir l'haleine de la mer dans mes cheveux. Je serais bien allé voir dehors, calfeutré sous mon ciré, pour mesurer la force de la nature, mais Maman n'a pas voulu. « Profitons-en pour avancer un peu les cours en retard », m'a-t-elle dit, et j'ai eu droit au grand jeu des conjugaisons, des multiplications et des déclinaisons. Mes seules récréations, c'était quand elle préparait à dîner et, à part lire, je ne pouvais rien faire d'autre que regarder l'eau frapper au carreau.

Maintenant, l'air salé envahit mes poumons et je me sens libre comme un oiseau migrateur. De la tempête, il reste quelques nuages massés au nord-ouest et peut-être que là-bas, le tonnerre rugit encore. Ici, des branches cassées, des herbes couchées, des flaques impossibles à enjamber et quelques clôtures de guingois. Le soleil se lève à peine, timide et pâle, et je marche à grands pas vers la mer. Je ne me fais pas d'illusion, il ne restera rien des lignes que j'avais posées pour les carrelets et les soles. Si j'ai de la chance, je retrouverai mes deux nasses. Elles sont bien lestées et les vagues se seront peut-être contentées de les déplacer sur la grève. Ce n'est pas très grave, à cette

époque de l'année je sors peu de matériel. Il fait froid et les ventes au marché ne sont pas bonnes. Comme dit Maman, les gens ont dépensé trop d'argent pour les fêtes et ils restent chez eux à manger des patates.

Si je marche vite, c'est parce que j'ai envie de voir à quoi ressemble ma plage après deux jours de chambardement. Je dis « ma plage » parce que j'en connais chaque dune, chaque galet, chaque banc de sable. Je n'y croise presque personne ; il faut beaucoup marcher depuis Saint-Clément pour y accéder et surtout, elle a mauvaise réputation. C'est là qu'on trouvait les baleines mortes qui ont donné leur nom à la ville. Des baleines mortes, j'en ai vu deux fois dans ma vie, à cet endroit précisément. Eh bien, il n'y a pas grand-chose de pire. Cela ne ressemble à rien d'autre qu'à une montagne de chair en train de pourrir. Et l'odeur qui va avec, c'est du concentré de mort. Pourtant, j'aime les histoires de baleines, Maman me raconte souvent celle du Jonas de la Bible et des aventures de harponneurs qu'elle invente. Et surtout, j'aime le crâne de baleine qui se cache dans l'une des anses de ma plage. En vérité, je ne suis pas certain que ce soit un crâne de baleine, mais il y a de fortes chances d'après le dessin que j'ai vu dans l'encyclopédie en cinq volumes de la chambre de Maman. Ce qui émerge du

sable, c'est un gros os courbe assez haut pour que je puisse monter dessus à califourchon sans que mes jambes ne touchent terre. Une fois, j'ai essayé de creuser pour voir ce qu'il y avait dessous. J'avais l'intention de dégager tout le squelette et j'y ai passé des heures, le sable est particulièrement dur à cet endroit. Le résultat n'était pas terrible, mais j'ai atteint ce que je pense être la base des fanons. Ça me suffit : j'ai mon crâne de baleine caché dans un recoin de plage et je peux m'y percher pour voyager à travers les océans jusqu'aux icebergs de l'Antarctique. Ma baleine s'appelle Déferlante et elle m'emmène où je veux en quelques coups de queue. Les vagues seront-elles remontées jusqu'à elle ? Je me presse, elle doit m'attendre, impatiente de me raconter son combat contre les flots déchaînés, les rafales d'écume, les courants chargés de krill.

Je n'ai pas mangé ce matin et le froid creuse un trou dans mon estomac. Je jette un œil vers l'est et je perds tout de suite espoir que le soleil vienne me chauffer les épaules : ses rayons n'ont pas la force de lutter contre l'hiver. Il me reste un bon kilomètre à parcourir, je presse le pas, les poings serrés au fond de mes poches trop larges. L'impatience me porte, l'envie de voir ce que la mer a laissé

sur la plage après trois journées de colère. Pourtant, au fur et à mesure que j'avance, une angoisse étrange m'étreint. Qu'ai-je à craindre ? Les garçons ne s'aventurent jamais aussi loin de leur territoire et, au pire, une baleine morte n'a jamais mordu personne. Pourtant, le silence est lourd, le ciel pesant et mes pieds collent au sol comme si je portais un sac de sable sous chaque bras. Un lièvre détale à dix mètres de moi et j'y vois un signe réconfortant. Maman se moque quand je lui soutiens que la nature me parle, elle me dit qu'au mieux c'est mon imagination, au pire de la superstition. Je ne la contredis pas, mais je n'en pense pas moins.

Voilà les dunes, leur barrière d'oyats et de chardons bleus. Je me faufile pour rejoindre mon point d'observation. La perche ornée d'un drapeau noir que j'avais plantée a succombé aux attaques du vent. Je la récupère un peu plus bas avec la ferme intention de la replanter bien solidement. Pourtant, quand j'arrive en haut de la dune, je la laisse tomber, pétrifié par le spectacle qui s'offre à moi.

Cette plage n'est pas ma plage, c'est un champ de bataille.

Avec Maman, je n'ai pas le droit d'évoquer la guerre. Là, tout m'y fait penser. Les troncs sur la grève, les monceaux d'algues, les branches brisées, les tas de galets,

les vieilles planches, les tonneaux, l'odeur de moisi et de poisson mort. L'angoisse qui m'oppressait disparaît; j'en ai pour des jours et des jours à fouiner dans les trésors que la tempête a rejetés. Il faut pourtant que je me dépêche, la marée haute pourrait emporter les biens les plus précieux! Je dévale la dune. Une dizaine de goélands s'envolent en protestant. Je leur adresse un geste obscène, ma façon habituelle de les saluer.

Je me dirige d'abord vers l'endroit où j'ai posé mes lignes quatre jours auparavant. J'ai du mal à reconnaître les lieux, mais les plus gros rochers n'ont pas bougé et je récupère deux pauvres hameçons rongés par le sel. Trois de mes cinq lests ont disparu. Il y a un bar mort dans une flaque, déjà bien entamé par les crabes. Excepté pour les baleines, la mer fait vite le ménage.

Plus loin, je trouve une valise en cuir couverte de vase. Elle est petite, avec une poignée ornée de clous dorés. J'imagine déjà qu'elle contient des perles, un bracelet en or et d'autres bijoux fabuleux. Je la rince dans une flaque, j'essaie de l'ouvrir, elle résiste. Je sors mon canif et il me suffit de forcer un peu sur la serrure rouillée pour qu'elle cède. Deux petites robes blanches, des chaussettes, des culottes, des tricots de peau... Des habits de fillette presque

neufs. Je peux rapporter ça à Maman, elle saura bien quoi en faire, moi ce n'est pas le genre de trésor qui m'intéresse. Je cache la valise au pied d'une dune et je continue mes recherches: planches, morceaux de toile, caisse vide, flotteur de filet, caisse pleine et fermée. Je m'acharne pendant dix minutes pour essayer de l'ouvrir. C'est du verre ou de la porcelaine, ça tinte à l'intérieur quand je la fais bouger. Je déniche un bout de fer assez solide pour faire levier. Crac, je fais sauter une première planche, puis une seconde. L'odeur d'alcool me saisit à la gorge. Du vin. Mais à l'intérieur, toutes les bouteilles sont brisées. Je récupère une étiquette imbibée d'eau salée qui se déchire entre mes doigts: champagne...

C'est alors que je comprends: naufrage.

Les débris qui jonchent la plage sont ceux d'un navire. Malgré le phare de la pointe des Baleines, l'un d'eux a coulé ou s'est échoué quelque part. Je regarde autour de moi, comme si une grande carcasse de métal pouvait apparaître d'un coup, mais il n'y a rien que le grand calme de janvier et le lointain murmure de la mer indifférente. Je repense à la valise de la petite fille, puis à la petite fille, et je la vois soudain toute bleue, enlacée par les algues. Un long frisson me glace la colonne vertébrale; l'horizon

m'échappe et je dois m'asseoir quelques instants sur le sable pour reprendre ma respiration.

Je n'y peux rien, la tempête a décidé. Peut-être que cette petite fille qui partait en voyage dans un beau bateau de fer est tranquillement en train de dormir entre ses draps, chez elle, ses parents murmurant à son chevet. Peut-être. Il faudrait que je trouve le moyen de lui rendre sa valise. Plus tard. Tout à l'heure, je regarderai si son nom et son prénom ne sont pas cousus à l'intérieur de ses vêtements. Souvent, Maman rapporte à la maison ce genre d'étiquettes qu'elle doit coudre pour ses clients. Elle y passe des heures et, parfois, elle fait des commentaires sur les enfants concernés. Je n'en connais aucun, mais je n'ai aucune peine à les imaginer quand elle me parle d'eux. Maman gagne notre pain avec la couture et le produit de mes pêches qu'elle vend sur le marché. C'est comme ça depuis que Papa n'est pas revenu de la guerre.

Je voudrais ne pas voir, mais au fur et à mesure que j'avance sur la plage, mon imagination s'emballe. Une chaise couchée dans la vase, un chapeau de feutre détrempe, un long morceau de corde, un mouchoir brodé aux initiales N. M., une bouteille vide, un livre imbibé... Je vois tous les objets là où ils devraient être : dans les

cabines d'un bateau, en compagnie de leur propriétaire, et je sais que s'ils sont là, dans le sable à mes pieds, rejetés comme de pauvres choses inutiles, c'est que la mer a mangé tout le reste. J'en ramasse certains, le mouchoir dans ma poche, le chapeau sur ma tête, même s'ils sentent la vieille moule, c'est presque un devoir.

Je n'ai plus vraiment l'espoir de découvrir un trésor, j'ai seulement peur de ce que je pourrais trouver et je me dis qu'il vaudrait mieux rentrer, prévenir Maman, appeler les gendarmes. Mais Maman ne veut pas que j'aille en ville, elle dit que ce n'est pas un monde pour moi, pour nous, qu'il vaut mieux rester à l'écart et se protéger des mauvaises intentions.

Je marche quand même jusqu'au crâne de la baleine, et je le retrouve, au même endroit que d'habitude. L'eau a creusé le sable et maintenant la racine des fanons apparaît clairement. Autour, des planches hérissées de clous rouillés, comme si la mer avait démantibulé une cabane pour la disperser ici, en pièces détachées. Il faudrait que je range ma plage, mais la tâche me décourage. Je me trouve une autre mission, rapporter la valise de la petite fille et essayer de découvrir son nom pour pouvoir la lui rendre. Je ne suis pas un voleur, en tout cas pas un voleur de petite fille.

Avant de partir, je monte à nouveau au sommet d'une dune pour mesurer l'ampleur des dégâts. Demain, la marée aura modifié les lieux et je veux me souvenir de tout.

C'est alors que je remarque l'otarie, allongée sur un banc de sable, à une vingtaine de mètres de la mer. Je reconnais sa forme. Je n'ai pas de doute, même si elle ne ressemble pas aux otaries de mes livres qui ont toujours la tête dressée vers le ciel et, parfois, un ballon rouge en équilibre sur le museau. Celle-ci doit être morte. Ou endormie. Je vais vérifier.

J'approche lentement, je ne veux pas l'effrayer, j'ai envie de la voir de près. En quelques mouvements rapides, elle peut disparaître sous les flots. Du moins si elle est encore vivante. Deux pas, trois pas, un temps d'arrêt, deux pas encore. Peau luisante et noire, reflets bruns par endroits. J'approche encore et je distingue mieux la forme du corps. Est-ce vraiment une otarie ? J'ai peur, je ne crois pas que ce soit une otarie, mais j'approche encore. Deux jambes, des morceaux de tissu déchirés, deux bras écartés presque enfouis sous le sable. Aucun mouvement. Je serre mon canif dans ma main et j'approche. C'est comme un corps d'homme mais la peau est totalement noire. De ses

vêtements, il ne reste que des lambeaux déchirés. Je remarque la peau blanche sous les pieds. Je m'agenouille à côté du corps immobile. Si c'est un homme, il semble bien mort. Je m'approche de son visage. Je n'en ai jamais vu de pareil, les lèvres sont noires et épaisses, le nez aplati, les narines beaucoup plus larges que celles des gens que je connais. Pourtant, c'est bien un visage d'homme aux paupières fermées qui semble dormir sur le sable. Doucement, je touche sa joue. Je ne saurais dire si elle est froide, tiède ou chaude. Je me redresse, je remarque que l'on voit ses fesses nues et une grande partie de son dos. Je ne sais que faire. La valise de la petite fille pend toujours au bout de mon bras gauche. Je dois tout raconter à Maman ; j'ai peur que ce soit comme parler de la guerre et qu'elle m'en veuille. Je fais quelques pas en arrière, me retourne, reviens. Un cormoran passe au-dessus de moi et je suis du regard son ombre qui se déplace sur le sable clair et disparaît derrière les dunes. Mes yeux reviennent à l'homme noir aux bras recouverts de sable. Quelque chose... Peut-être un crabe... Non, c'est un muscle de sa pommette qui tressaille, j'en suis sûr. Je m'approche de nouveau malgré ma peur, mes mains qui tremblent et l'air salé qui se bloque dans ma gorge. Cette fois j'ose : je pose

ma main sur le cuir noir de son dos et la faible chaleur que je sens me murmure que, peut-être, il est vivant. Alors j'essaie de le secouer un peu, de faire bouger ce corps lourd et inerte. Tout ce que je peux constater, c'est qu'il n'est pas raide comme un animal mort. Ça, je connais, j'ai piégé des dizaines de lièvres et de lapins avec mes collets, je sais à quoi ressemble un cadavre. Je me penche, colle mon oreille au plus près des grosses narines, respiration bloquée, et j'attends. Au bout de quelques secondes, j'entends un léger bruissement, comme un souffle lointain qui peine à trouver la sortie. Il vit encore. Tremblant, je glisse ma main droite sous son cou et le saisis de part et d'autre de la mâchoire. Une espèce de grognement et un filet de bave sortent en même temps de sa bouche. Il ne bouge pas. Mes doigts sentent son cœur, lent et lourd, toujours là. Mes tempes se mettent à bourdonner. Je ne dois pas perdre de temps. Il faut que j'aille chercher Maman, il faut revenir avant la marée. Je me mets à courir comme un dingue, la valise de la petite fille toujours à la main, à m'en faire exploser les poumons.

– Un homme noir ?

Maman me regarde fixement, une carotte à la main, et je sais qu'elle ne met pas mes paroles en doute mais exige une explication. Alors je raconte du mieux que je peux, tâchant de dompter ma respiration et d'ignorer les battements de ce cœur qui n'est pas le mien, qui est celui de l'homme allongé sur la plage mais qui palpète pourtant avec lenteur dans ma gorge. Les mots sortent de ma bouche à toute vitesse, parce que le plus important, c'est ce que je dis à la fin : la marée va le reprendre.

Maman jette sa carotte dans l'évier, dénoue son tablier et regarde autour d'elle comme cherchant l'aide de quelqu'un. Puis elle détache la corde pendue depuis des années derrière la porte d'entrée, prend deux couvertures dans sa chambre, me confie une bouteille d'eau et une flasque de cognac et me montre le chemin du doigt.